

L'invention médiatique de l'histoire littéraire : l'atelier de Théophile Gautier, Bulletin de la Société Théophile Gautier, n° 36, 2014. Sous la direction de CORINNE SAMINADAYAR-PERRIN. Un vol. de 240 p.

Le numéro 36 (2014) du Bulletin de la Société Théophile Gautier contient un dossier de huit articles consacré au thème de « L'invention médiatique de l'histoire littéraire », – dossier que suivent une série de « Varia » (cinq articles), une section bibliographique et un bulletin d'informations diverses. C'est Corinne Saminadayar-Perrin qui a réuni les études concernant l'histoire littéraire chez l'auteur de *Fortunio* et qui signe l'introduction du recueil. L'intitulé – un peu étrange – du dossier s'explique par l'importance quantitative, dans l'œuvre de Gautier, des contributions à la presse périodique : si Gautier a participé de quelque manière que ce soit à l'« invention » d'une discipline comme l'histoire littéraire, ce ne peut être, principalement, que *via* ses articles de presse. Myriam Rochedix s'est penchée sur *Les Jeunes-France* et se demande dans quelle mesure on peut considérer ce recueil, publié en 1833, comme un essai d'histoire littéraire sur un mouvement datant seulement de quelques années (et dont les membres n'avaient pas eux-mêmes imaginé le nom – Jeunes-France – qui servait à les désigner). À tout le moins, ce regard « goguenard » évoque la mise à distance que pratique l'historien : au reste, on trouve déjà, dans le volume, dit Myriam Rochedix, « les matériaux épars d'une pensée esthétique, hétérodoxe et iconoclaste », qui prendra véritablement corps avec *Les Grotesques* puis avec *l'Histoire du romantisme* (p. 39). Ce Panthéon littéraire alternatif apparaît dans *Les Grotesques*, qu'a choisi d'étudier Marie-Françoise Melmoux-Montaubin. On sait que Sainte-Beuve considérait cet ouvrage, rassemblant une série d'« impressions » sans grand fondement, comme le plus faible des livres de Gautier. Marie-Françoise Melmoux a choisi d'envisager *Les Grotesques* sous l'angle de la bibliophilie et de l'importance que Gautier lui attribue, – laquelle importance n'est pas sans évoquer le rôle majeur que cette discipline joue aujourd'hui dans nos études, ainsi que l'a encore rappelé un numéro récent de la *RHLF*.

C'est aussi sur cette volonté que montre Gautier de contribuer à la formation d'un Panthéon littéraire alternatif que porte l'étude de Martine Lavaud : celle-ci recueille dans les articles critiques de Gautier, et pour ce qui concerne la poésie, les éléments d'une contre-histoire de la littérature qui prendrait en compte les formes successives du ratage et de l'échec. Sandrine Carvalhosa relève quant à elle l'habitude que montra Gautier de parsemer ses feuillets du *Moniteur universel* d'évocations des premières années du romantisme (à l'occasion d'un décès, de la reprise d'une pièce, etc.), – évocations qui avaient pour horizon la rédaction de *l'Histoire du romantisme*. Ces retours en arrière continuels de Gautier, dans ses feuillets, sur l'époque de ses débuts en littérature constituent aussi le sujet de l'article suivant, dû à Anne Geisler-Szmulewicz, qui note par exemple que l'auteur revient de préférence sur les mêmes épisodes (ainsi, par exemple, rien que dans ses articles de critique théâtrale, il évoque à sept reprises la bataille d'*Hernani*, sans que cela soit nécessairement motivé par l'actualité). Cette habitude pourrait passer pour une manière détournée de déprécier la production littéraire des années 1850 et 1860 et risque de confondre le poète d'*Émaux et Camées* avec un *laudator temporis acti*, soumis à une inguérissable nostalgie de ses jeunes années ; mais ladite propension à multiplier ces « piqures de rappel » est à mettre aussi en lien avec la satisfaction de voir le romantisme se trouver progressivement reconnu comme une institution dans la vie intellectuelle française.

Les deux derniers articles du dossier montrent dans quelle mesure l'histoire littéraire peut encore tirer profit de l'examen de l'œuvre de Gautier. Aurélia Cervoni, d'abord, suit les avatars, sous sa plume, de la notion de décadence. Gautier défend pendant la plus grande partie de sa carrière littéraire l'idée que – le progrès se situant en quelque sorte derrière nous – le monde ne progresse pas mais se trouve au contraire engagé dans un cheminement vers une

ruine inéluctable : c'est une théorie que l'auteur exprime un peu partout, notamment dans la fameuse préface de *Mademoiselle de Maupin*, qui conteste la « prétendue perfectibilité du genre humain ». Mais Aurélia Cervoni note également que, au contact de Baudelaire, cette notion de décadence évolue avec le temps, devient plus complexe et finit par s'attacher à l'art lui-même, qui – n'ayant plus rien à dire d'un monde allant vers l'engloutissement – se met à vivre d'une existence propre. On trouve ainsi chez le natif de Tarbes les deux sens de « décadence » qui se partageront le champ littéraire, au cours des dernières années du XIX^e siècle. Enfin, Pascal Durant examine l'intérêt que présente, pour l'histoire littéraire, le rapport rédigé par Gautier en 1868 « sur les progrès des lettres en France » (le poète s'empressant de signaler en ouverture, sans surprise, que, s'agissant d'art, cette catégorie du « progrès » est sans pertinence).

Les « Varia » de ce numéro reviennent sur le voyage mosan de 1867 (François Brunet), sur *Constantinople* (Michaël Desprez), sur l'exotisme de Gautier (Serge Zenkine), sur le *Paris Guide* de 1867 (Marianne Simon-Oikawa) et sur le “rhabillage” par l'éditeur Magen des exemplaires Renduel invendus des *Jeunes-France* et de *Mademoiselle de Maupin* (Éric Bertin).

MICHEL BRIX